



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

### MODES.

Si quelque chose pouvait ajouter encore à la réputation européenne des corsets de Josselin<sup>1</sup>, ce serait l'immense succès qui continue leur suprématie à Paris comme à Londres. L'indice certain de leur supériorité, si elle était contestée, serait d'ailleurs dans les nombreuses commandes qu'il fait exécuter en ce moment; leur mécanisme est d'un usage si commode, si utile et si solide, que rien ne pourrait le remplacer, en même temps qu'ils donnent à la taille de la grâce et de la flexibilité; le corset a une grande influence sur la beauté, d'abord comme auxiliaire indispensable d'une toilette soignée et élégante, mais aussi sous le rapport de l'hygiène, car on n'est pas

jolie quand on souffre; aussi ces précieux corsets que les médecins admettent, quel que soit leur rigorisme sur les inconvénients de la pression, seront toujours recherchés avec empressement, et toujours la maison Josselin sera citée avec admiration comme supériorité et modèle en ce genre.

— La chaussure française, importée définitivement en Angleterre et fixée à Londres par la maison Melnotte<sup>1</sup>, est préférée et adoptée par les *ladies* qui se piquent d'élégance. Nous n'avons pas perdu, pour cela, le bénéfice du talent de Melnotte, car son successeur a continué la vogue de sa maison de la rue de la Paix; les bottines gracieuses et les souliers qui avantaient encore un joli pied sont d'autant plus précieux aujourd'hui que les grandes coutu-

<sup>1</sup> Rue de la Paix, 13; Londres, 32, Golden square.

<sup>1</sup> 33, Old-Bond street.



rières, en faisant les jupes traînantes, les tiennent en même temps un peu courtes par devant. La chaussure tient une si grande place dans l'attrait de la toilette, que les femmes ne sauraient y apporter trop de recherche; aussi, en signalant Melnotte à Londres et Desfossés à Paris<sup>1</sup>, c'est résumer tout ce qui, dans ce genre, a le plus de succès outre-mer et chez nous.

— Si l'hiver nous prive de fleurs dans les jardins, il ne les exclut pas dans les appartements; au contraire, ce luxe, qui se marie si bien à tous les autres, est maintenant passé dans nos habitudes; mais les pauvres fleurs, quelle que soit la température artificielle, n'en subissent pas moins l'action de la température naturelle; leurs couleurs ont moins d'éclat et leur parfum est presque insensible. Pour que l'illusion soit complète, on brûle dans les salons des pastilles délicieuses de Guerlain<sup>2</sup>; leur fumée odorante et douce, soit de violette ou de rose, de jasmin, de patchouli, en se répandant dans l'atmosphère, la rend embaumée comme aux plus beaux jours du printemps. Ces pastilles sont très à la mode.

On sait, au reste, que toutes les préparations de Guerlain sont faites avec un soin particulier; que ses essences ont une supériorité incontestable. Quant aux produits employés dans la toilette, ils sont combinés avec toutes les conditions de l'hygiène. Les pommades les plus fines coopèrent à la conservation des cheveux; les savons et les pâtes adoucissent la peau et la préservent des effets de l'intempérie; les vinaigres ont des propriétés merveilleuses; les eaux de beauté justifient leur nom en ajoutant à celle qu'on a ou en rappelant celle qui n'est plus.

Il est encore dans la parfumerie des compositions qui réclament une étude très-spéciale de la chimie, et qui, par ce motif même, sont traitées, chez Guerlain, avec un talent exceptionnel; nous voulons parler du *fard* (s'il nous est permis de l'appeler par son véritable nom).

En même temps qu'on est revenu au temps passé pour les formes et les ornements de la parure, on a compris que nos aïeules entendaient bien l'art de plaire en

mêlant à leur teint *naturel* l'éclat du lis et des roses, selon le vieux style; mais, en même temps, on n'a adopté ce mélange qu'avec un certain mystère qui, peut-être, y donne encore plus de piquant. Guerlain a associé son tact et sa discrétion à cette réserve, et a composé du blanc et du rose si fins, si impalpables, si naturels, que l'œil le plus exercé ne pourrait en distinguer la nuance d'avec celle ordinaire à la peau. En général, la bonne parfumerie (et nous insistons sur le mot *bonne*) renferme des moyens et des effets si merveilleux pour faire valoir les dons de la nature, qu'on ne saurait trop insister sur la nécessité de s'en servir avec discernement; c'est pour cela que la maison Guerlain conserve par tous pays une réputation légitimement acquise de supériorité dans ses produits et de confiance dans leur préparation.

— On voit beaucoup de popeline, et il y en a d'un nouveau genre qu'on adoptera comme nouveauté; ce sont des rayures satinées sur fonds de toutes couleurs, gris et groseille, vert tendre et bleu foncé; rayures multicolores ou imitant le pékin à larges raies. On en fait des redingotes du matin fermées avec de la passementerie, qui sont délicieuses.

Il n'y a pas de couleur dominante, on la choisit selon l'étoffe. Ainsi, pour le velours, on remarque le bleu et le vert pour robes; et pour pardessus, c'est le nacarat et le pain brûlé. Le gris domine dans les soieries pour négligé et bleu de France pour visite; rose camelia pour soirées. Quant aux chapeaux, le blanc paraît être préféré pour le théâtre ou les réunions d'intimité.

Nous citerons, entre autres pardessus, un paletot-visite en velours marron, un peu ajusté jusqu'à la ceinture par des chaînes en passementerie; manches demi-larges, avec effilé sur l'entournure et effilé autour du collet et en bas.

Paletot nacarat en velours, à larges revers en zibeline.

Un autre en satin à trois collets, garnis de dentelle noire.

Un autre en satin violet, entouré de deux rangées de feuilles larges en étoffe, bordés de petites dentelles de laine.

Un manteau court en velours bleu indigo, brodé richement couleur sur couleur.

<sup>1</sup> Rue de la Paix. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 11.



Un mantelet-écharpe en velours noir, garni de deux bandes en chenille (pour deuil).

Sortie de bal en moire rose et bleue, avec capuchon en hermine et très-hauts parements en hermine également qui, rapprochés, forment manchon.

Le paletot carmélite, fermant avec une haute pèlerine avec galons noirs tout autour. Il est en drap.

— Les franges en plumes sont une nouveauté ravissante pour les robes de soirées; elles sont employées chez Camille<sup>1</sup>, dont les modes si jolies et si artistiques vont porter chaque jour dans les cours étrangères de nouveaux modèles des élégances de Paris. Nous avons remarqué aussi dans ses ateliers des garnitures du meilleur goût, composées en rubans. Nous attendrons l'apparition des robes parées qu'elle prépare en ce moment pour en parler avec plus de détail.

Quant aux robes demi-toilette, elles se porteront montantes et le corsage ouvert, ou, si le corsage est décolleté, on y ajoutera une sorte de petit pardessus ajusté, à revers, un peu dégagé et entouré de dentelle.

Avec la moire antique, on conserve les jupes amples et sans ornement, mais le corsage très-enjolivé.

Sur le satin et le damas, au contraire, on pose des ornements de fantaisie, composés de bouillonnés en tulle, de ruban, de dentelle, de plume, de fleurs, toutes ces choses assorties et mélangées selon le goût de l'habile faiseuse qui dirige.

L'emploi du fer, d'un si heureux effet pour les meubles de campagne pendant la belle saison, ne donne pas de moins remarquables résultats pour les mobiliers de salon, — pour les jardinières, par exemple, ce luxe si charmant de l'hiver; car il n'y a rien de plus joli, de plus délicieux que les fleurs épanouies au milieu des velours, des tapis, des tentures, de toutes les recherches du confort et du bien-être intérieur. M. Dupont<sup>2</sup> est arrivé à faire des petits chefs-d'œuvre de goût avec ces étagères, les unes en imitation de laque, les autres avec des

bas-reliefs, sujets de chasse, de fleurs, de fruits, d'attributs et de fantaisie. Mais c'est surtout dans la construction et l'ornementation des lits que le fer est d'un emploi précieux. Les sculptures les plus fines sont exécutées avec une délicatesse qui surpasse les plus étonnantes compositions du moyen âge, et, grâce au prestige de la couleur, on croirait retrouver là un de ces chefs-d'œuvre de patience et d'originalité des ébénistes d'autrefois.

— Avec la saison des bals et des fêtes, les lampes de la maison Sentex<sup>1</sup> ont pris une vogue nouvelle. C'est que les avantages de ce système d'éclairage sont trop évidents et trop précieux pour qu'il en soit autrement. Les appareils de M. Sentex donnent à la fois la carte la plus grande, la plus pure, la plus douce, et ne causent aucune détérioration ni aux dorures ni aux tentures. C'est à dire qu'elles réunissent tous les avantages sans avoir aucun des inconvénients des lampes Carcel et des bougies. Enfin, ce qui a fait adopter l'éclairage Sentex par tant de maîtresses de maisons, c'est l'excessive simplicité de l'entretien des lampes et leur propreté, qui sont à l'abri de tous ces *désastres d'huile* si fréquents avec tous les autres systèmes.

MODES D'HOMMES. — Les modes d'hommes de cet hiver ne présentent pour ainsi dire que d'insignifiantes modifications sur les modes de l'hiver dernier. Les habits ont seulement des revers un peu plus larges à la hauteur de l'échancrure. Les basques restent demi-larges et arrondies. Il nous faut cependant mentionner les parements ronds et retournés qui semblent devoir être adoptés pour les habits comme pour les redingotes de demi-toilettes. A ce propos, nous avons remarqué des redingotes d'un goût exquis chez Robin<sup>2</sup>. Ce sont des *redingotes d'hiver*, légères et dégagées dans leur forme comme les redingotes d'été, et confortablement ouatées comme les paletots. La plupart du temps, elles ont le collet et les revers doublés en velours de nuance assortie, et elles sont bordées (y compris le bas de la

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 15. — <sup>2</sup> Rue N° St-Augustin, 1, 3, 5.

<sup>1</sup> Rue de la Jussienne, 8. — <sup>2</sup> Rue St-Marc-Feydeau, 21



jupe) d'un large galon de soie, également de nuance assortie.

Les gilets du matin se font à revers croisés; le plus grand nombre en écossais et en cachemire. Pour ses choix d'étoffes nouvelles, Robin conserve sa vogue, et on ne saurait composer un assortiment plus complet et de meilleur goût.

Une mode qui reprend grande faveur, c'est le double gilet, le gilet blanc en dessous, accompagnant le gilet noir du dessus. Celui-ci a très-souvent des boutons noirs avec un petit ornement doré au milieu.

Un des éléments les plus essentiels de la toilette chez les hommes, un des cachets du goût, c'est-à-dire de la vraie élégance, c'est le linge, c'est la fraîcheur de la cravate, la coupe du col et des manchettes. Aussi les maisons qui, dans cette spécialité, savent se faire une supériorité incontestable, se placent-elles tout de suite au rang des plus appréciées dans le monde fashionable. C'est là précisément ce qui est arrivé pour la maison de M. Charles Noé, au *Prophète*<sup>1</sup>. Là, en effet, on trouve les plus habiles chemisiers pour la coupe et la disposition des plis; l'assortiment de cravates du meilleur goût, soit pour bal, soit en cravates longues de fantaisie pour demi-toilette.

Ce que nous disons du chemisier, nous le devons dire du gantier. C'est encore là un de ces détails *typiques* qui révèlent *l'homme bien mis*. Et quelle meilleure preuve trouverait-on de cette vérité que la vogue européenne du nom de Mayer<sup>2</sup>? Ce n'est pas seulement la haute fashion de Paris qui tient à honneur de se faire gantier par lui, mais c'est de Saint-Petersbourg, c'est de Londres, c'est de Madrid, qu'on fait appel à son goût, au talent de ses coupeurs.

Du reste, il est assez bon nombre de ces réputations parisiennes qui franchissent les distances et vont, pour ainsi dire, se nationaliser partout; car le goût, l'élégance, la distinction, n'ont pas de patrie. Par exemple, Clercx<sup>3</sup>, l'habile bottier, n'est pas moins en vogue dans le monde élégant de New-York qu'à Paris. En Amérique, comme ici, comme partout où l'on a fait appel à son goût et à

son savoir-faire, on a apprécié la grâce parfaite de ses chaussures, la sveltesse et la cambrure qu'elles donnent au pied, sans toutefois le gêner, en lui laissant cette aisance et cette liberté sans lesquelles il n'y a pas de véritable élégance possible.

Aux approches du jour de l'an, M. Raby, le directeur de l'HORLOGERIE FRANÇAISE<sup>4</sup> (des ateliers de Versailles), garnit ses étagères de ses plus ravissants chefs-d'œuvre. Ce sont toujours les mêmes chefs-d'œuvre de précision, d'horlogerie; seulement, ils déploient toutes leurs plus irrésistibles séductions. Ici, ce sont des gravures à défier les Florentins du seizième siècle; là, des émaux délicieux d'éclat, de fraîcheur, de finesse d'exécution. Et les pendules aux montures les plus charmantes et du meilleur style; et les chaînes aux anneaux ciselés, avec les clefs, cachets et breloques de toutes sortes, gravés et ciselés comme des merveilles d'art et d'originalité.

MODES D'ENFANTS. — Avec la saison, devenue tout à coup si rigoureuse ces jours-ci, les habillements d'enfant sont tout aux paletots. Aussi quelles formes, quelles diversités ne trouvons-nous pas dans les immenses magasins de la BELLE JARDINIÈRE<sup>5</sup>! les twines croisés, si confortablement qu'ils semblent une inexpugnable barrière contre le froid; les pardessus doublés de velours et rehaussés de passementeries, aux formes élégantes et gracieuses; les *paletots-sacs*, aux plis flottants, aux brandebourgs de soie et fermés, soit avec des tresses, soit avec des pattes relevées d'ornements de passementeries.

N'oublions pas cependant les petites vestes à la coupe élégante et dégagée, les gilets croisés en si charmants écossais, et les pantalons avec bandes sur le côté, soit de tons variés, soit nuance sur nuance. En un mot, la BELLE JARDINIÈRE réunit dans ses magasins tout ce qu'on peut imaginer de plus coquet, de plus gracieux, de meilleur goût pour les enfants de tous âges et de toutes tailles.

<sup>1</sup> Boulevard des Italiens, 18. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 26.

<sup>3</sup> Paris, boulevard des Italiens, 11; New-York, 303, Broad way.

<sup>4</sup> Boulevard des Italiens, 17, au premier. — <sup>5</sup> Quai aux Fleurs.





30 Novembre 1849

2480.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

Costumes des ateliers de Robt. r. S. Marc. 21. Bottes de Clapier. Modes Italiens. Gants et Cravates  
 Mayer r. de la Paix. Chemises de la Paix.









2479.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau de M<sup>me</sup> Seguin. Robe de M<sup>lle</sup> de Baugicour. Dentelles Richard. gants Torrè Delisle.  
 Fourrure de Gen. Toilette de petite fille de chez M<sup>lle</sup> Ledere. Costume perfect p. enfant des M<sup>les</sup>  
 de la Belle Jardinière, q. aux fleurs. Vase Labèque Bern. P. Guizlain*

Geo. S. & J. Pinner, 54, Rathbone Pl. London.







Le PETIT COURRIER DES DAMES, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1850, modifie son mode de périodicité en paraissant tous les dimanches au lieu des 5, 10, 15, 20, 25 et 30 de chaque mois, — le nombre des livraisons ainsi réduit suffisant complètement aux exigences de la mode, et permettant à l'administration du journal de réduire les prix d'abonnement.

Afin de faire suite régulière pour les collections, le PETIT COURRIER DES DAMES conserve son format ; il paraîtra tous les dimanches par livraison composée d'une demi-feuille de texte et d'une gravure de modes gravée sur acier et coloriée avec le plus grand soin.

La première livraison de chaque mois donnera deux gravures de modes, et la troisième (outre sa gravure) une double planche de patrons grandeur naturelle — de robes, mantelets, chapeaux, costumes d'enfants, etc., et de travaux de femmes : lingerie, broderie, tapisserie, etc., soit, par an, cinquante-deux livraisons formant deux beaux volumes grand in-8°, soixante-quatre gravures de modes et douze grandes planches.

De nouveaux traités nous assurent la collaboration de nos écrivains les plus distingués.

Nos gravures seront surtout l'objet de nos plus grandes améliorations ; — de telle sorte, que sous le double rapport du choix des modèles et de la perfection de l'exécution, on ne puisse atteindre de résultat plus complet.

Les personnes qui s'abonneront pour six mois, à partir du 1<sup>er</sup> novembre, recevront jusqu'à la fin de l'année 1849, — c'est-à-dire à l'époque du renouvellement des toilettes, du retour de la campagne, des achats de toutes sortes, — six numéros par mois au lieu de quatre, sept gravures de modes au lieu de cinq, et deux grandes planches doubles de patrons et travaux.

On souscrit au bureau du journal le PETIT COURRIER DES DAMES, 1, boulevard des Italiens, à Paris.

Prix pour Paris et les départements : trois mois, 7 fr. 50 ; six mois, 14 fr. ; un an, 28 fr.

Pour l'étranger, le prix varie selon les conditions internationales des postes.

On s'abonne également chez tous les libraires de France, — ou en écrivant et envoyant un mandat de poste, ou un effet sur Paris.

Les messageries se chargent de faire les abonnements sans augmentation de prix.

*Nota.* — Pour les abonnements déjà pris et dont le terme dépasse le 1<sup>er</sup> janvier, l'administration prolongera le service du journal pour chaque abonné, jusqu'à ce qu'il ait reçu le nombre de numéros auquel il avait droit d'après l'ancien prix.



## L'ART MODERNE A FLORENCE.

NICCOLINI, GUERAZZI, GIUSTI, INGHIRAMI.

(Troisième lettre.)

Niccolini est à la poésie dramatique en Toscane ce que Bartolini est à la statuaire. Cet écrivain a composé successivement pour le théâtre et l'impression : *Polissena, Ino e Temisto, Edipo, les Sept Chefs devant Thèbes, Agamemnone, Medeo, Matildo, Nabucco, Foscarini, Jean de Procida, Ludovica Sforza, Rosmonda d'Inghilterra, Beatrice Cenci, Arnoldo di Brescia*. La plupart de ces tragédies ont eu beaucoup de retentissement : deux surtout, *Foscarini* et *Rosmonda d'Inghilterra*, obtinrent un éclatant succès ; toutes se distinguent d'ailleurs par des qualités de premier ordre. Dans les œuvres de Niccolini, la phrase et le sentiment sont toujours tragiques ; il y a telles de ces tirades que n'aurait pas désavouées le génie éminemment positif de Corneille.

Ce n'est pas une médiocre merveille, madame, que l'apparition de cette mâle individualité au milieu de l'épervement social et de l'appauvrissement intellectuel. Niccolini devait naître à l'époque où Michel-Ange défendait, sur les crâneaux de San Miniato la liberté expirante. C'est un esprit tout révolutionnaire ; aussi, quand l'Italie entière tressaillit sous la parole d'émancipation tombée des lèvres de Pie IX, son nom, ses écrits, ses sentences devinrent à l'instant des symboles populaires ; mais déjà le vieux poète n'était plus en état de seconder d'une manière active et féconde le mouvement sur lequel, plus jeune, il eût peut-être exercé une influence décisive ; atteint d'une maladie nerveuse qui projetait sur le couchant de sa vie un voile de sombre tristesse, la littérature n'a plus que peu de chose à en attendre ; l'avenir politique n'a rien à en espérer.

Niccolini représente seul tout l'art dramatique ; il n'a ni émule ni héritier ; les comédies de Goldoni, les drames d'Alfieri, des imitations et des traductions françaises, voilà, en dehors de lui, tout le théâtre. Il est vrai que si l'idée de la richesse était la richesse même, ce beau pays n'aurait rien perdu non plus de ce côté. Les Florentins, fiers, pieux, reconnaissants, pas-

sionnés, n'admettent point que leur ville bien aimée ait cessé d'être, même momentanément, un foyer de vie et de lumière ; c'est toujours la terre de l'art par excellence, l'expression achevée de la civilisation. Ils ressemblent tous à François Vettori écrivant à Machiavel : *J'aime Florence, ses mœurs, ses coutumes, ses habitants, ses rues, ses maisons, ses églises, ses environs*. A leurs yeux, l'étranger est encore une sorte de demi-barbare. J'entends votre patriotisme demander si, nous autres Français, échappons du moins à cette appréciation injuste. Hélas ! non, madame ; au contraire, on nous juge avec partialité, on nous critique avec passion. Tant d'espérances détruites coup sur coup par ceux qui les avaient fait naître, n'ont sans doute pas peu contribué à développer une tendance contre laquelle protestent les meilleurs esprits de l'Italie : la haine de la France, a dit Manzoni, de cette France illustrée par tant de génie et de vertu, et qu'on ne peut quitter sans ressentir quelque chose de profond qui ressemble aux impressions de l'exil. »

Lady Morgan appelait, il y a vingt ans, les académies italiennes des *hospices d'enfants trouvés des Muses*. Avait-elle tort à cette époque ? aurait-elle tort aujourd'hui ? Questions délicates que je n'ose résoudre. Vous parlerai-je des éternels faiseurs de sonnets ? A quoi bon ? La poésie, comme la toile, comme le marbre, ne vit que par la pensée. Le rythme sans l'idée, c'est le cadre sans le tableau, le vêtement sans le corps.

Je ne connais, en Toscane, qu'un seul romancier digne de ce nom, c'est Guerazzi. Oui, madame, Guerazzi, l'agitateur livournaise, le ministre démocrate, le triumvir, le dictateur Guerazzi, esprit distingué et plein d'érudition, que la politique a tué comme tant d'autres, est l'auteur d'un très-bon roman historique intitulé *le Siège de Florence*.

La Toscane n'a point d'art vulgaire, ou plutôt nul : elle ne connaît pas le langage quotidien du crayon, cet interprète vif et spirituel de la pensée, qui va plus vite et dit plus que le caractère imprimé. Les dernières commotions, si fécondes en sujets ridicules, en manifestations grotesques, n'ont point donné naissance à une seule caricature. La satire ne s'exprime



qu'en paroles : les chansons et les sonnets impertinents de Pasquin et de Marforio en sont l'expression populaire. En France, malgré les modifications profondes du caractère national, on tient encore à honneur, dans un certain monde, de vous frapper courtoisement, en ôtant son chapeau, avec une arme décente. En Italie, on vous exécute sans la moindre façon, n'importe avec quoi. Un nommé Giusti s'est acquis en ce genre une assez triste réputation ; ses morsures, anonymes et manuscrites, ont déchiré et ensanglanté plus d'un blason ; et pourtant, ce poète, encore jeune, a prouvé que le succès lui était possible en dehors de ces régions malsaines de l'injure et du cynisme. Qu'il cherche dans son talent le côté sérieux et digne ! L'esprit doit aspirer à monter, non à descendre. Dans une atmosphère corrompue, le cœur s'atrophie ; et le cœur une fois fermé, faites donc appel à l'intelligence !

Directeur de l'observatoire de Florence, depuis plus de vingt ans, Inghirami l'a enrichi d'instruments nouveaux et doté d'une méthode simple et commode. Ses éphémérides sont très-estimées ; on lui doit une mappemonde, signalée par Encke comme un modèle, et une remarquable carte de Florence.

Avant le mouvement de 1847, la presse n'était représentée en Toscane que par un seul journal, la *Gazette de Florence*, publication officielle et parfaitement nulle. La révolution a fait éclore : la *Patria*, feuille de l'opposition modérée, rédigée par Salvagnoli ; l'*Alba*, feuille démocratique (toutes deux mortes depuis) ; le *Conciliatore*, actuellement le *Statuto*, organe du parti conservateur ; le *Nazionale*, le *Papale*, etc. Cette presse, née d'hier, a tous les défauts de la jeunesse : elle est crédule et tranchante. A peine capable de marcher, elle court et se fourvoie au moindre obstacle ; néanmoins, elle offre un aliment inconnu à la pensée, une carrière nouvelle à l'investigation. On a commencé aussi à écrire pour le peuple. Le directeur du cercle de Santa-Trinita, M. Vieusseux, noble cœur, excellent esprit, publie hebdomadairement, sous le titre de *Lectures des familles*, un recueil qui, s'il ne réalise pas toutes les conditions de son programme, mérite du

moins l'estime par ses tendances généreuses.

Machiavel fut le premier, madame, qui conçut la grande idée de l'unité italienne ; depuis lors, cette idée resta l'apanage secret de quelques penseurs ; le mouvement de 1847 l'a fait entrer dans le domaine public. C'est désormais le vœu commun, le lien intime, le but unique. Les obstacles sont grands ; des fautes inouïes, des déceptions cruelles, des misères sans nom les ont accrus. Mais de pareilles transformations ne s'accomplissent pas en un jour ! Espérons ! Le problème de la renaissance des arts est tout entier dans cette espérance. Il n'y aura une littérature en Italie que lorsqu'il y aura une langue : il n'y aura une langue que lorsqu'il y aura une nationalité.

ACHILLE GALLET.

## THÉÂTRES.

THÉÂTRE-ITALIEN. — *L'Elisir d'amore*. —  
Début de M<sup>me</sup> Vera.

Connaissez-vous M<sup>me</sup> Vera ? d'où vient-elle ? où donc a-t-elle chanté pour se produire ainsi au Théâtre-Italien dans un des rôles les plus brillants de M<sup>me</sup> Persiani ?

Eh qu'importe ! elle vient de Londres, dit-on, où elle chantait dans les concerts ; mais, observez hier, M<sup>me</sup> Vera sera célèbre demain à Paris, et, avant trois mois, elle aura une réputation européenne.

M<sup>me</sup> Vera est tout simplement une cantatrice de premier ordre.

Pourquoi donc cette frayeur ? pourquoi trembler ainsi, quand déjà cette belle assemblée vous encourage ?

C'est que tous les artistes d'élite ont toujours peur dans cette première épreuve ; ils jouent, pour ainsi dire, leur renommée.

Mais c'est un nuage qui passe, et bientôt la cantatrice se révèle dans toute la splendeur de son talent.

Il y a longtemps, en effet, que le public des Italiens n'avait applaudi un début aussi remarquable.

M<sup>me</sup> Vera possède une voix délicieuse, un organe souple et facile, d'une suavité rare dans les cordes élevées. Il n'est pas



possible de vocaliser avec plus de justesse, d'audace, de goût et de correction. M<sup>me</sup> Vera a chanté sa cavatine d'une façon merveilleuse; elle a été admirable dans son duo, qu'elle chante avec Ronconi, et que le public a fait bisser. M<sup>me</sup> Vera fera recette au Théâtre-Italien.

Ronconi a été étourdissant de verve, d'entrain et de gaieté dans le rôle de Dulcamarra.

Cette représentation de l'*Elisir d'amore* a été l'une des plus brillantes de la saison.

#### GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — *Les Partageux.*

Jamais sujet ne fut plus difficile à traiter, et, il faut le dire à l'éloge des auteurs, MM. Clairville et Jules Cordier, il était impossible de présenter d'une façon plus originale l'idée communiste sur la scène, et de l'attaquer avec plus de franchise, de goût et de délicatesse.

Placer le tableau de cette ingénieuse leçon loin d'une société polie et d'un monde civilisé, c'est déjà faire preuve de tact, de bon sens et d'esprit. C'est dans le fond d'un village, au milieu de paysans incultes et de mœurs grossières, que les auteurs ont jeté l'anarchie des doctrines communistes.

Toutes les figures qui nous apparaissent ont je ne sais quel air brut et sauvage, et les noms de ces paysans n'ont rien de gracieux et d'élégant : ils se nomment Chignasson, Grosjean, Canichou, Piteux et Grinchu !

Chignasson est un pauvre pâtre qui a rencontré, en gardant ses moutons, un apôtre à longue barbe qui l'a converti au communisme, et ce Chignasson porte la contagion dans le village. Il promet à tout venant le partage universel des biens pour le 15 du mois. Chignasson est si bien endoctriné qu'il va jusqu'à permettre, quoi ? le partage des femmes !

— Alors, s'écrie Nicolas, au lieu d'épouser Nanette le 15, je me marierai le 30, parce que j'aime mieux que ce soit moi qui...

Il y a là une délicieuse scène de partage. Chacun des paysans met en commun dans un chapeau ce qu'il a dans sa poche. Le total est de trente-cinq sous ; ils sont sept, cela fait à chacun cinq sous. Les uns ont gagné, les autres ont perdu, et ceux-ci déjà ne sont plus communistes !

Or, un baron, seigneur du village, leur dit : Je veux bien partager ! et donne à l'un la ferme, à l'autre le château, à un troisième les bois.

Qu'arrive-t-il ? l'homme aux bois vient raconter qu'il a trouvé ses bois pleins de bûcherons qui l'ont rossé avec son bois. Quant à l'homme à la ferme, sa maison regorge de partageux. Quand ils ont partagé tout, jusqu'aux bûches, arrivent de nouveaux partageux qui veulent leur part des biens déjà partagés, si bien qu'ils n'ont plus rien. C'est une confusion, un pillage, les partageux pleuvent de toutes parts !

Il y a dans cette esquisse villageoise des scènes charmantes, des idées riantes, de fort jolis détails, des plaisanteries originales, beaucoup d'esprit et de gaieté.

#### THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *Daphnis et Chloé.*

Voici une pièce réactionnaire s'il en fut jamais. C'est bien autre chose, ma foi, que la *Propriété c'est le vol* et la *Foire aux idées* !

Comment ! sous la République, en 1849, on nous ramène à la mythologie, à la pastorale, au roman de Longus, ce Florian grec, à cette Estelle et ce Nénorin qui s'appellent Daphnis et Chloé ! et dans quel lieu ? sur la scène du Vaudeville où retentissent encore tant de couplets satiriques et aristophanesques !

Vraiment, c'est incroyable ! et ce qui n'est pas moins vrai, c'est que le public a été ravi de cette pastorale mythologique ; ce qui prouve que rien n'est impossible à deux hommes d'esprit et de goût.

Les auteurs ont pris des amours de Daphnis et Chloé ce qu'il y a de plus gracieux et de plus charmant.

C'est ainsi qu'ils ont reproduit le joli tableau de Prudhon qui représente Daphnis ôtant une épine du pied de Chloé, l'une des scènes les plus ravissantes du roman grec.

La leçon de flûte n'est pas moins délicieuse, et ils en ont conservé, avec un goût exquis, toute la fraîcheur.

Ils n'ont pas toutefois repoussé l'élément bouffon, ils l'ont trouvé dans le dieu Pan, qui poursuit les jolies bacchantes et qui leur préfère Chloé.

Toute cette pastorale est vive, riante, d'une grâce et d'une bouffonnerie charmantes. Elle a obtenu tout le succès d'une pièce politique, et au Vaudeville c'est tout dire. La pièce est délicieusement rendue. M<sup>me</sup> Octave est une aimable Chloé ; M<sup>lle</sup> Cico est un fort joli Daphnis, et Delaunoy est un dieu Pan fort amusant.

A ce Numéro sont jointes les planches 2479 et 2480.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.